

Quelques variations sur la World History

Some variations on World History

Daniel Rivet

Université de Paris 1, France

Abstract: The historic breakthrough of the *world history* proceeds amidst the decline of the great historical narratives that gave meaning to the advent of the modern society during the XIXth century and to decolonization during the XXth century. This recent historiographical current emphasizes the connections between heterogeneous places and dissimilar humans, at the risk of anachronism. However, it promotes a history with equal share, where the rest of the world is looking at Europe since the XVIth century, as well as the other way around. We thus go from Kyoto to Mexico through Madrid or Amsterdam. We slide from local to global, while stepping over the boundaries of emerging nation states. We compare Ming's China, Moghuls' India, the Ottomans world and West Europe. We revisit the great empires and we favor the composite and the hybrid.

On the one hand, this approach to historical narratives, that builds on digital technologies if not on algorithms, represents the only alternative to postmodernist relativism that crushes the historic operation. On the other hand, this way of practicing history that inherits from quantitative history and renews it, risks marginalizing the sensitive history, the history of emotions and of everything that falls within the scope of the qualitative and the microscopic: a significant historic gain from the last third of the XXth century.

Key words: Connected History, Pre-modern and Colonial Empires, Global and Local History, Crossbreeding and Hybridity.

On voudra bien lire les lignes qui suivent comme un travail de généraliste que la World History intéresse vivement, mais qui ne la pratique guère. Je commencerai par me demander où on en est dans l'exercice de l'écriture de ce genre nouveau et par situer le moment intellectuel d'où nous parvient cette manière d'écrire l'histoire. Puis, je caractériserai succinctement en quoi consiste cette façon de faire de l'histoire et je m'attacherai à suivre le parcours de quelques spécialistes de l'histoire connectée, qui a opéré une percée dans le champ historiographique en France. Je détacherai à part les études impériales auxquelles l'histoire mondialisée a donné un second souffle. Mon aire d'études sera circonscrite par des études en langue française ou des traductions. J'assume ce choix, qui m'amènera en définitive à émettre des réserves, plutôt que des critiques, envers ce mode d'écriture du passé, tributaire de l'actuelle mondialisation des échanges économiques et culturels.

L'éclipse des grands récits historiques

L'avènement de la World History est contemporain de l'ère du post-modernisme et du présentisme¹ et sa force c'est de proposer une alternative à l'effacement des récits du passé sur lesquels nous avons vécu en Europe depuis le milieu du XVIII^e. En un mot, nous sommes passés d'un régime de pensée privilégiant l'objectivation (le fonctionnalisme, le marxisme se voulant science du réel, le structuralisme et etc.) à la vogue du déconstructionnisme faisant table rase des modes de pensée antérieurs et libérant la subjectivation propre à l'individu postmoderne.² Or il convient de rappeler que les grands récits établissant une correspondance étroite entre la modernisation et l'émancipation eurent un impact profond sur les intelligentsias des pays en voie de décolonisation, qui épousèrent à leur manière ces grands schèmes de pensée fabriqués dans les métropoles coloniales.

Les meneurs des mouvements prophétiques en Afrique subsaharienne firent une lecture littéraliste du discours civilisateur, en renversant seulement ses termes: aujourd'hui les Blancs, demain les Noirs comme agents rédempteurs du genre humain. Les hommes clés du parti du Congrès en Inde intériorisèrent l'idéal anglais de la *civilization* et les historiens des "Subaltern Studies" incriminèrent sévèrement leur part de *native gentlemen*. Les cadres du FLN – du moins les Centralistes – adhérèrent à un idéal révolutionnaire imprégné par une subculture communiste et des réflexes jacobins.³ Tous les leaders de l'ère ouverte par la conférence de Bandoeng en 1955 étaient sous influence des courants d'idées qui circulaient au Quartier Latin à Paris: le marxisme, le personnalisme chrétien ou musulman, et un tiers-mondisme composite. Ils élaborèrent leur propre version d'un développementalisme libérateur des masses aliénées par l'archaïsme des vieilles religions et par la collaboration entre bourgeoisies compradore et classes dirigeantes impérialistes. Sur l'universalisme de la pensée occidentale, ils greffèrent une variante africaine (la négritude de Senghor, le socialisme africain de Sekou Touré, le conscientisme de N'Krumah, le coopératisme de Nyerere) ou arabe

1. Pour rappel, le présentisme ou "présent perpétuel" est un régime d'historicité généré par la crise de confiance en l'avenir, qui suspend la prévision, annihile le projet et prive de sens l'action transformatrice, figeant nos contemporains dans l'attente de la catastrophe (nucléaire, écologique, démographique), voir: François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (Paris: Seuil, 2003).

2. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion* (Paris: Gallimard, 1985).

3. Cf les trois essais convergents d'Omar Carlier, *Entre Nation et Jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens* (Paris: Presses de Science Po, 1995), de Mohammed Harbi, *L'Algérie et son destin. Croyants ou citoyens* (Alger: Médias Associés, 1994), et de Gilbert Meynier, *Histoire intérieure du FLN* (Paris: Fayard, 2002).

(le Ba'th de Michel Aflaq, le socialisme arabe de Nasser). Ce faisant, ils élargissaient l'horizon de sens des grandes religions séculières nées au XIX^e en Europe, ils les universalisaient.

Ces discours tiers-mondistes ont été depuis démythologisés⁴ et nous sont devenus illisibles,⁵ pour m'en tenir aux écrits et manifestes écrits en français. Mais nous n'avons pas assez réalisé que ces ouvrages parlant d'eux (les colonisés) parlaient aussi de nous (les européens) et que l'échec du tiers-mondisme fut également le nôtre, celui de notre tradition intellectuelle remontant à la philosophie des Lumières.⁶

Depuis les années 1980 et l'avènement du post-modernisme en Occident, un nouveau lexique s'est substitué au discours développementaliste, susceptible de plusieurs versions, depuis le modèle libéral de Walt Whitman Rostow⁷ au transformisme de Celso Furtado⁸ ou au schème de pensée néo-léniniste (Andre Gunder Frank et al). Des mots s'installent durablement dans l'esprit du temps. Les uns procèdent de l'injonction morale (compassion humanitaire, charité business) et habillent de neuf le vieux projet colonial. D'autres dérivent de l'expertise sans autre perspective que la reproduction du système (gouvernance, *agency*, partenariat, indice de développement humain).

L'Europe d'où je parle s'est repliée en boule et fonctionne bien plus sur la transversale des parallèles (de San Francisco et Rotterdam à Shanghai et Tokyo) que sur l'axe des méridiens (de Londres à Bombay, de Rotterdam à Colombo). La décolonisation fut davantage un lâche abandon machiavélique ici (la Palestine par les Anglais), épicier là (la Françafrique). Nous ne l'avons pas assez mesuré: le traité de Rome, qui lance l'Europe à six, est contemporain de Bandoeng. Entre le Nord et le Sud (oripeaux pour masquer l'inégalité entre les continents), la World History, en suivant à la loupe le *main stream* de la mondialisation, propose un raccord, un fil explicatif. S'agit-il d'un nouveau leurre langagier ou bien d'un outil de connaissance à regarder de près? Notre propos commencera par relever que l'histoire mondiale émerge à une époque

4. En version pamphlétaire, Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc, culpabilité, haine de soi* (Paris: Seuil, 1983) et, en version scientifique étayée par une solide connaissance du dossier, Gilbert Rist, *Le développement. Une croyance occidentale* (Paris: Presses de Sciences Po, 2007).

5. Je vise ici les écrits publiés par l'éditeur François Maspero dans le courant des années 1960 et une économie politique passablement scolastique, dont Samir Amin fut le représentant le plus en vue.

6. Selon l'anthropologue Marc Augé, *Pourquoi vivons-nous?* (Paris: Fayard, 2003).

7. *Les étapes de la croissance économique* (Paris: Seuil, 1962) (l'édition française a gommé le sous-titre de l'édition aux USA: *A non communist manifesto*).

8. Inspiré par François Perroux, le brésilien Celso Furtado introduit une distinction topique entre croissance et développement dans *Théorie du développement* (Paris: Presses Universitaires de France, 1970).

qui, écrasée par le présentisme, c'est-à-dire la double perte de croyance en l'avenir (*no future*) et de lisibilité du passé (réduit à un patrimoine), est à la recherche d'un grand récit fondateur, porteur d'un nouvel universalisme.

La World History comme alternative redonnant du sens au récit historique en panne

Glissons sur la diversité des appellations: *World History*, *Global History*, *Big History*, *Connected History*. La *Global History* aurait, à en croire ses partisans, une visée plus ambitieuse que celle poursuivie par la *World History*, qui se limiterait à additionner les histoires nationales et à ajouter à la rubrique relations internationales de nouveaux acteurs tels que les firmes multinationales, les ONG et l'ONU. L'histoire globale, elle, entreprendrait des analyses à plusieurs niveaux (du macro au micro) et inventerait des combinaisons d'approche pour identifier des causalités complexes. Cette distinction confine à la scolastique. Entre toutes ces étiquettes, il y a un dénominateur commun: réagir contre la vogue de la micro-storia, cette histoire qui survient dans des lieux où il ne se passe jamais rien et cerne des individus anonymes, privés de sépulture scripturaire dans les sources classiques.

Ce rejet de l'histoire au microscope appelle un retour à l'histoire totale de la seconde génération de l'École des Annales (Fernand Braudel, Pierre Chaunu) avec pour mot-clé: circulation dans l'espace des hommes, des objets, des concepts et des images. Pour établir cette circulation, encore faut-il construire au préalable un site d'observation qui enjambe les frontières entre les entités, tant culturelles qu'étatiques, et détecte de vastes aires transnationales. L'économie du numérique surgit providentiellement pour construire des algorithmes étayant cette démarche transversale aux histoires de nations ou de civilisations.

Mais cette percée de la *World History* correspond également à un sursaut contre le désenchantement du monde, contemporain du post-modernisme. Ses tenants sont à la recherche d'un nouveau civisme planétaire et d'une grammaire du monde qui chevauche et transcende les récits identitaires se déclinant nation après nation, civilisation après civilisation.⁹ En Europe, l'histoire du monde prend la place de la micro-storia et des jeux d'échelle, son outil opératoire. Aux États-Unis, elle se substitue à la notion, anthropologique, de grande transformation de l'humanité et de la nature à l'échelle des millénaires et à l'envahissante catégorie fourre-tout de modernisation. Cette

9. Ce que fait un Braudel dans sa *Grammaire des civilisations*, parue chez Arthaud en 1987, même s'il tient la part égale entre les rejets et les emprunts entre civilisations, qui se concrétisent dans des phénomènes de métamorphisme.

nouvelle histoire du monde encore balbutiante dans les années 1970 a déjà ses revues,¹⁰ ses colloques, ses collections dans les mondes anglo-saxons et nordique. Elle s’institutionnalise sur la toile avec l’expérience du “Global Economic History Network,” un groupe de travail qui regroupe, à l’orée du nouveau siècle, une cinquantaine de chercheurs avec la London School of Economy pour épice et la collaboration des universités de Californie, Leyden et Osaka.

Deux traits constitutifs caractérisent surtout cette histoire du monde. C’est d’abord qu’elle avance moins par l’invention de sources nouvelles que par les questions que se posent en même temps des spécialistes d’aires culturelles différentes fonctionnant en réseaux. Ceux-ci travaillent peu dans les archives et privilégient de grands thèmes transversaux tels que, par exemple, l’histoire du coton ou des grands changements climatiques ou encore la conjoncture millénariste qui traverse et secoue l’Eurasie toute entière entre 1550 et 1650. Ce qui prime, c’est d’établir des connections entre des lieux hétérogènes et des hommes dissemblables, bref de reconfigurer ce qui restait disjoint et d’“opérer des fertilisations croisées, pouvant déboucher sur des synthèses comparatives.”¹¹ Cela redonne de la matière à l’échange entre chercheurs et de l’oxygène à l’intellectuel collectif au détriment de l’auteur érigé en figure épique de la connaissance, dont Fernand Braudel fut le parangon. Cette écriture de l’histoire privilégie le questionnement sur l’obtention d’un savoir absolu et préconise un mode d’accès à la connaissance en perpétuel remaniement, par adjonction, élimination et transformation.

C’est ensuite de considérer que le monde s’interconnecte à un rythme qui s’accélère à partir de la révolution industrielle. L’histoire mondiale ignore les frontières et minimise la phase de construction des Etats-Nations. Elle les court-circuite ou s’en méfie, en n’ayant de cesse de passer du global au local et en découvrant de l’hybridité (du glocal) à l’œuvre bien avant le XX^e siècle. Sans doute, n’ignore-t-elle pas la sphère du culturel, faisant se succéder à la notion d’acculturation celle d’appropriation, à celle d’emprunt celle de transfert, et, à celle d’idiosyncrasie, le terme de métissage. Mais le terrain favori de la World History, c’est l’économie, car la circulation des biens est moins invisible que celle des hommes et laisse donc plus de traces. Le livre phare à cet égard sera *The Great Divergence* de Kenneth

10. Dont un *Journal of World History* et un *Journal of Global History* auxquels collaborent sans distinction plusieurs chefs de file de ce nouveau courant historiographique.

11. Giorgio Riello, “La globalisation de l’histoire globale: une question disputée,” *Revue d’histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 23-33 (la présentation en français la plus topique de la World History) à compléter par l’article de Chloé Maurel, “La World/Global History: questions et débats,” *Vingtième siècle. Revue d’histoire* 104 (2009): 153-66.

Pomeranz, un historien américain sinologue, qui s'interroge sur les raisons du déclenchement de la révolution industrielle en premier en Angleterre et va voir du côté de la Chine pour comprendre ce qui a manqué au reste du monde pour connaître le même processus.¹² Car d'autres régions-centres de l'ancien Monde avaient atteint un niveau de développement comparable: pas seulement le delta du Yangzi en Chine, mais le Gujarat en Inde, la plaine du Kanto au Japon et les Pays Bas ou la Flandre. L'idée force de Pommeranz est que la Chine soutient la comparaison avec l'Angleterre vers 1750 du point de vue du volume des capitaux, de l'importance du marché et de l'avancement de la technologie; mais qu'il lui a manqué deux *stimuli*: des gisements de houille, que le perfectionnement des techniques d'extraction a permis d'exploiter à plus grande échelle, et la main d'œuvre servile des Antilles, qui a abaissé considérablement le coût d'extraction du sucre. Grâce aux profits accumulés dans le charbon et le sucre, les manufactures de coton ont décollé et accéléré la mise en œuvre du cycle de la première révolution industrielle. Mais peut-on objecter que d'autres facteurs ont joué: par exemple, la révolution des transports, qui a abaissé de façon spectaculaire le coût du frais et des tarifs douaniers destructeurs pour l'Inde, qui était en passe de devenir l'entrepôt cotonnier du monde au Panjab et au Gujarat.¹³

Le pli est pris depuis le début du XXI^e siècle. Et les auteurs en vogue dans le champ historiographique en France font désormais de l'histoire mondialisée et s'en réclament ouvertement, en soutenant que le mode d'écrire qu'elle induit n'est pas normatif, qu'il ne s'agit pas d'une école de pensée historique comme le courant des *Annales d'histoire économique et sociale*, revue lancée en 1929 par le médiéviste Marc Bloch et le moderniste Lucien Febvre. En France, c'est le cas de Patrick Boucheron, maître d'œuvre de deux importants ouvrages de synthèse consacrés, le premier, à une *Histoire du monde au XV^e siècle*,¹⁴ l'autre, à une *Histoire mondiale de la France*.¹⁵ Dans sa forte préface à l'espèce de tour du monde au XV^e siècle auquel se livre sa pléiade de collaborateurs, Patrick Boucheron préconise avec insistance de "décentrer le regard": l'expression devient un signe de ralliement entre jeunes chercheurs, qui reprennent envers leurs aînés le procès déjà ancien d'eurocentrisme. Notons dans cette somme le parti pris fécond d'élaborer un atlas politique faisant la part belle au "siècle turc" qui vient en premier,

12. Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence: China, Europe and The Making of Modern World Economy* (traduit en Français par Nora Wang et Mathieu Arnoux, Paris: Albin Michel, 2010).

13. La démonstration est faite par Paul Bairoch, *Le Tiers-Monde dans l'impasse* (Paris: Gallimard, 1971).

14. Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle* (Paris: Fayard, 2009).

15. Patrick Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France* (Paris: Seuil, 2017).

à l'empire des Ming comme aux mondes africains, à l'Inde et à l'Asie du sud-est. C'est bien le premier livre d'histoire à part égale entre les aires de civilisation réalisé en France. A l'intérieur et non pas en annexe, les auteurs composent une librairie du XV^e siècle, où figurent aussi bien les écrits du roi éthiopien Zar'a Ya'qob que *L'Imitation de Jésus-Christ*, Les hymnes de Kabir et Nanak dans l'*Adi Granth* (le livre sacré des Sikhs) que *L'Utopie* de Thomas More, la *Cosmographia* de Léon l'Africain que le *Journal de bord* de Christophe Colomb, etc. C'est dire l'ouverture réalisée sur la pluralité des cultures.

On doit enregistrer cette avancée réalisée par la World History sur l'histoire du monde telle que la pratiquaient nos aînés. L'espace atlantique exploré par Braudel et Chaunu n'est plus, dans cette perspective, le moteur de la première modernité. Il s'inclut à l'heure de l'empire ibérique dans un espace en effervescence créatrice qui lui préexistait d'Istanbul à Gao, de Java aux Philippines et au Japon. Le continent eurasiatique retrouve de la pertinence avec la mise en exergue non seulement des Ottomans, mais des Moghols et des peuples de la steppe. Un espace nouveau surgit dans le Sud-Est asiatique, dont la force d'attraction s'exerce jusqu'à l'Afrique orientale, grâce aux marchands musulmans chinois et javanais.¹⁶ De multiples modernités en puissance sont ainsi mises à jour, qui relativisent la soi-disant exception occidentale. Le constat est opéré d'un déplacement du centre de gravité du monde qui, désormais, se compose d'unités interconnectées en l'absence d'un centre incontesté: du moins au XVI^e et peut-être encore aux siècles suivants, en attendant l'hégémonie de Londres au XIX^e et celle de New York au XX^e, mais au XXI^e?

La diffusion de cette World History se heurte à de fortes résistances dans les milieux d'historiens en France, où l'antiaméricanisme reste vivace. Elle s'acclimate pour l'essentiel sous la forme de l'histoire connectée, dont j'examinerai le périple de ses deux plus brillants représentants.

Histoire connectée: s'agit-il d'une World History à part entière ou bien d'une version restreinte à l'époque moderne? Je ne suis pas juge pour en décider. Je la définirai seulement de la manière suivante: c'est une opération historique qui s'apparente au travail de l'électricien, quand il connecte deux fils et, les branchant l'un à l'autre, établit un circuit qui n'existait pas jusqu'alors. Ici, ce sont des interconnexions dont les acteurs n'étaient pas

16. Voir: le *Carrefour javanais. Essai d'histoire globale* de Denys Lombard (Paris: Editions de l'EHESS, 1990), 3 vol., qui est une recherche stratigraphique sur l'empilement depuis le XII^e siècle de nébuleuses culturelles, dont la combinaison fonde le sous-sol mental de la société à Java.

forcément conscients que l'historien déclenche, parce qu'il soupçonne qu'il y a de l'électricité dans l'air.

Sanjay Subrahmanyam et Serge Gruzinski: deux connecteurs de l'histoire des empires aux temps modernes

Le premier, récemment élu au Collège de France à Paris, préconise de penser l'histoire du monde à partir des relations, pacifiques ou violentes, qui s'établissent entre des entités politiques ou économiques hétérogènes (océans, empires et cités marchandes, compagnies de commerce). Polyglotte (maîtrisant le tamoul, l'hindi, le portugais, l'arabe, le persan, l'anglais et le français), il aborde tous ses domaines de recherche à la fois du dedans et du dehors et s'oppose à l'idée reçue d'un ADN culturel, présupposant par exemple qu'il faut être tamoul pour comprendre les Tamouls. De même, s'insurge-t-il contre le réductionnisme ambiant fabriquant de toute pièce de l'identité nationale, ce qui le conduit à s'alarmer fort à propos de l'effacement de l'héritage moghol dans la construction du roman national indien/hindou contemporain. Dans son premier ouvrage d'importance – *L'Empire Portugais d'Asie. Une histoire économique et politique*¹⁷ – il envisageait l'étude de la part asiatique de l'empire portugais non plus seulement à partir du Tage, mais des rives asiatiques, donnant à voir autant le point de vue des envahis que celui des envahisseurs, tout en définissant un capitalisme monarchique faisant sa part au capitalisme marchand de factorerie (feitora). On était encore dans une perspective braudélienne.

Puis, il rebondit bien plus loin et se fixe un triple programme de recherches d'histoire connectée.¹⁸ De prendre ensemble des empires d'Asie au croisement de plusieurs aires culturelles distinctes (ottomane, safavide, moghole) et d'observer comment se constitue une sphère unique de circulation des élites et quels parcours connectés réalisent, de cour en cour, poètes, calligraphes, soufis et soldats. A partir de ce noyau central, il élargit son enquête aux Ming et au Japon, via les Portugais, qui sont partout à partir de Goa. Son enquête lui fait rencontrer des passeurs culturels lui démontrant que la notion d'incommensurabilité est artificielle et qu'il n'y a rien d'intraduisible. Elle le conduit à s'attarder sur le jésuite Luis Frois au Japon et au vénitien Nicolo Manuzzi en terre moghole, l'un et l'autre ne vivant pas "entre" les empires, mais "dans" ceux-ci, sujets tantôt de l'un, tantôt de l'autre, sans identité fixe définitive. Ils ne sont pas dans un entre-deux, mais à cheval sur les deux.

17. Sanjay Subrahmanyam, *L'Empire Portugais d'Asie 1500-1700: Une histoire économique et politique* (Paris: Maisonneuve et Larose, 1999).

18. Sanjay Subrahmanyam, "Par-delà l'incommensurabilité: pour une histoire connectée des empires aux temps modernes," *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 34-53.

Puis, second volet d'enquête, sa recherche le conduit à comparer l'art de la guerre aux XVII^e et XVIII^e siècles dans toutes ces cours. Il reconstruit le jeu des accommodations entre les princes et la puissance intrusive et des interférences qui ne cessent d'osciller selon les acteurs et les moments.

Enfin, *tertio*, il ambitionne d'étudier les interactions entre représentations visuelles. Il observe les influences réciproques qui s'exercent entre des artistes de la cour moghole et les peintres néerlandais (dont Rembrandt): le feed back fonctionne ici dans les deux sens. Mais l'influence peut être plus unilatérale. Les Moghols au XVI^e produisent des œuvres d'art en s'inspirant directement des artistes de la cour des Habsbourg sans que l'inverse opère.

C'est pourquoi Sanjay Subrahmanyam s'oppose à la thèse de l'incommensurabilité culturelle soutenue par Tzvetan Todorov à propos de la rencontre manquée entre les conquistadores et les Aztèques (Cortès et Moctezuma, Pizarro et Atahualpa). De même, prend-il ses distances par rapport à la notion de "disjonction culturelle" appliquée par Nathan Wachtel pour saisir les rapports entre Espagnols et Indiens du Pérou ou de malentendu irrémédiable dont use Marshall Sahlins pour comprendre le destin tragique du capitaine Cook aux îles Hawaï. Selon lui, il n'y a jamais imperméabilité entre des aires historiques constituées à partir de soi-disant invariants culturels. Il est convaincant lorsqu'il montre, par exemple, comment, à partir de sources autochtones, le massacre des survivants indiens de la bataille de Bobbili perpétré par Charles de Bussy (agent de la Compagnie française des Indes orientales) en 1757 résulta d'une mauvaise compréhension des codes de l'honneur respectifs, définissant ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas. Le changement subit de la règle du jeu par la partie européenne aboutit à la négation d'un art de la guerre moghol consistant à envelopper l'adversaire, à l'encercler non pour le détruire, mais pour négocier en position de force avec lui.¹⁹

Sanjay Subrahmanyam s'emploie également à montrer, études de cas à l'appui conduites du Maroc à Goa, de Coimbra à Osaka, comment on reste un étranger ou bien on négocie une transaction avantageuse, quand on est musulman marocain face aux Portugais, prince du Bijapur à Goa ou vénitien à la cour moghole. C'est l'occasion pour lui de revenir sur les catégories de renégats et de marchands (chinois ou arméniens) disséminés en diaspora. Il ne dissimule pas la méfiance dont ces hommes caméléons sont l'objet: mieux vaut avoir des ancêtres, une patrie, une religion à une époque dont on vante pourtant le cosmopolitisme. Mais, relevant que Nicolas Manuzzi, un vénitien

19. Sanjay Subrahmanyam, *L'éléphant, le canon et le pinceau. Histoire connectée des cours d'Europe et d'Asie. 1500-1750* (Paris: Alma Editeur, 2016).

ayant élu domicile à Accra, est resté soixante ans sans revenir et qu'il mourut sur place sans se convertir, il observe: "N'est-ce pas l'éloignement temporel, autant que géographique, qui fait de nous des étrangers?."20

S'en prenant aux tenants du structuralisme, mais aussi aux praticiens de l'interprétation symbolique des cultures (dont Clifford Geertz), l'auteur, une fois encore, soutient dans cet essai, en prenant appui sur Georg Simmel, que les cultures sont poreuses, a-systémiques et les individus mobiles et malléables, qu'en somme il n'y a pas d'indigènes, pas d'étrangers sur terre, et qu'il n'y en a jamais eu, si bien qu'on obtiendrait difficilement un certificat d'origine dans une culture aux temps modernes. On saisit là combien une actualité on ne peut plus inquiétante (la montée dans le monde entier d'un national-populisme cultivant les identités closes sur elles-mêmes) retentit sur sa perception du passé et qu'elle avive sa conviction (et exigence) que l'individu moderne aura à négocier des allégeances éparpillées et contradictoires, en ayant à s'affranchir des assignations trouvées à sa naissance pour retrouver un universel. Isaïe déjà, dans le premier Testament, Jésus de Nazareth, dans les Evangiles et Muhammad, dans le Coran le prênaient, mais cela, Subrahmanyam ne le dit pas. Il parle depuis un horizon de pensée postmoderne, où les monothéismes ne sont plus que de vieilles breloques d'un passé mort.

La lecture par Serge Gruzinski de la première mondialisation précipitée par le désenclavement planétaire que déclenche la découverte du "nouveau Monde" correspond à la tentative d'histoire connectée la plus aboutie, à ce jour me paraît-il.²¹ Elle prend pour objet la mondialisation ibérique au XVI^e et début du XVII^e siècle et virevolte de Mexico à Manille avec des ouvertures sur la Chine des Ming, le Japon des Togugawa et, bien sûr, l'Inde moghole, l'empire ottoman et l'Afrique de l'Ouest bientôt soumise à la traite atlantique. Ce que cette enquête planétaire nous révèle, c'est qu'une autre modernité, générée par le contact avec l'empire ibérique, est en marche sur ses confins, là où elle se heurte à d'autres espaces, civilisations et acteurs. Elle a ses passeurs (des mercenaires aux franciscains et aux jésuites), ses terrains intermédiaires, où les mélanges font souche, mais des barrières sont posées pour les circonscrire. Et ses confins: Indes, Philippines et Japon. C'est le début de la "grande nomadisation" mettant en cause l'"imposture territoriale" (la *territorial fallacy*) d'Arjun Appadurai, l'anthropologue indien sollicité par l'auteur.

20. Sanjay Subrahmanyam, *Comment être un étranger. Goa-Ispahan-Venise. XVI^e-XVIII^e siècles* (Paris: Alma Editeur, 2013).

21. Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation* (Paris: Editions de la Martinière, 2004). De l'œuvre scientifique de cet auteur, j'ai retenu cet ouvrage, le plus exhaustif, sinon le plus singulier.

Les objets circulent avec une dimension de chasse au trésor qui nous scandalise rétroactivement. Le lointain fait ainsi irruption dans le proche: les éventails du Japon et le tabac amérindien parviennent en Europe, le manioc du Brésil en Afrique, les alcools et les vins du vieux monde chez les Indiens. Les livres également sont traduits en langues vernaculaires (les langues amérindiennes en transcription phonétique, le chinois en idéogrammes) par des ateliers linguistiques et les modes picturales (avec des motifs “pictographiques” au Mexique) vont et viennent, des Flandres au Japon. Les goûts, les sensibilités et les idées se métissent sur ces confins. Les représentations du monde également: ainsi l’héliocentrisme copernicien. Il faut 450 pages éblouissantes d’érudition maîtrisée et de sens des vastes horizons pour en faire le tour.

Ce que nous retiendrons ici, c’est l’angle mexicain privilégié par Serge Gruzinski, qui lui fait renverser le regard porté sur cette mondialisation. En l’occurrence, ce n’est plus l’Europe qui regarde le monde, mais ce dernier qui l’observe. C’est le cas, par exemple, de Chimalpatin, un noble chaléa qui tient un journal en langue aztèque au début du XVII^e siècle. Converti au christianisme et passablement hispanisé, il évoque le passé aztèque en lettré indien et bricole une modernité, qui n’est pas seulement occidentale. L’ubiquité de l’histoire qui se planétarise est saisissante dans ses écrits. Ne consigne-t-il pas le 8 sept.1610 l’assassinat, le 14 mai de la même année, du bon roi Henri IV? N’insère-t-il pas un terme japonais dans son Journal et ne rapporte-t-il pas l’envoi d’une ambassade venue d’Eddo à Mexico, faisant écho, en outre, au martyr de six franciscains à Nagasaki? La thématique de la conversion imminente des Asiatiques au christianisme amplifie cette croyance latente en l’unification d’un monde dont les Indiens d’Amérique sont à la fois les victimes et les acteurs, en inventant des formes de métissage qui se répandent également sur les autres continents.

Serge Gruzinski ne force pas le trait en établissant la concordance des temps entre son XVI^e siècle hispanisé de gré ou de force et notre siècle américanisé. L’une et l’autre époque sont agies par des formes de mondialisation qui n’ont évidemment pas la même force de contagion et ne provoquent pas les mêmes effets de rupture. Et pourtant la pax hispanica n’est pas sans rappeler la pax americana, la première ayant pour cible privilégiée l’islam, la seconde les “forces du mal” désignées par J.W. Bush à l’orée du XXI^e siècle. La première mondialisation engendre des sociétés mêlées par le sexe, la nourriture, le vêtement. La seconde tisse une toile invisible, reliée par la mac-donaldisation et le web. La première a ses jésuites qui considèrent, comme Luis Frois (1563-1597), pour avoir étudié de près le Japon, qu’on

peut être “différent sans être barbare,” à l’instar de Garcia da Orta, juif portugais et apothicaire herboriste à Goa, qui relativise la médecine à la façon d’Hippocrate et de Gallien au contact des filtres et des thérapeutes indiens. La seconde s’insinue dans l’archipel des universités faisant leur marché en savoirs et en agents scientifiques dans le monde entier. Ajoutons que les deux ordres impériaux pratiquent également le “*religiously correct*,” tout en étant réceptifs à l’altérité.

En contre-point, Gruzinski montre bien les faux-semblants de cette première mondialisation ibérique. Ils ne sont pas sans rappeler ceux qui traversent l’actuelle globalisation.

Revisiter l’histoire des empires: une priorité de la World History

S’il est une conviction partagée par tous les adeptes de l’histoire du monde, c’est bien que l’histoire des empires ne se résorbe pas nécessairement dans celle des Etats-Nations. Ces derniers ne sont plus le terme obligé d’une histoire avènement de la civilisation, à laquelle ils fourniraient des certificats de légitimité. A l’inverse de la nation creuset réducteur de toute hétérogénéité, l’empire, chez tous ces historiens, est une formule politique fluide où, à partir d’un noyau central, s’agrègent des ethnies, des peuples et des dénominations confessionnelles. La culture impériale, c’est l’art de gérer cette diversité. Aussi bien, les empires sont promus en objet d’études idéal, puisqu’il s’agit, en se défaisant de l’eurocentrisme, de privilégier l’étude des flux de marchandises et des migrations d’hommes et de reconstruire les réseaux interconnectés, dont ils sont les vecteurs, en sortant du carcan des frontières nationales et des métropoles impériales.

A l’étude des civilisations, surdéterminée par le préjugé ethnocentré, on substitue donc celle des empires en tant que centres de pouvoir agissant sur du composite, du volatile, de l’hétérogène. La première victime de cette entreprise révisionniste, c’est Max Weber et son essai de sociologie historique comparée des grandes civilisations: l’Occident, la Chine et l’Inde, accessoirement l’Islam. On lui incrimine d’avoir produit une vision du non occidental se définissant par la négative: stagnant toujours, en mouvement jamais. Et d’avoir accentué ce qui lui manque pour évoluer et que l’occidental détient. Mais plus généralement, ce sont toutes les tentatives à partir d’un savoir occidental qui sont accusées d’essentialiser l’autre et de le réifier. Ce procès n’est pas nouveau. Les Subaltern Studies et les Postcolonial Studies sont passées par là et la World History hérite de leur bilan accusateur des études de civilisation comparée soupçonnées d’avoir déshistorisé les non Européens. La critique porte, quand elle montre la dévaluation de l’empire

ottoman, un trait constant chez les voyageurs-essayistes et savants du XVIII^e aux années 1970. Son histoire n'aboutissait jamais, ne parvenait jamais à terme: il lui manquait un centre (Istanbul: une histoire d'usurpation), un passé fondateur (de l'empire des steppes, ne pouvait sortir rien de bon), un peuple entreprenant (les Turcs dénués d'aptitude civilisatrice, sinon guerrière). Depuis une trentaine d'années, s'est produit un renversement de perspective: qu'il s'agisse des empires russe, austro-hongrois ou ottoman, on met en valeur leur continuité, leur flexibilité, c'est-à-dire leur capacité à se transformer, à se jouer de la porosité de leurs frontières et à tirer profit des zones grises dans leur espace politique. Comment ont-ils pu chevaucher tant de siècles avec des forces centrifuges aussi virulentes? En définitive, c'est l'énigme des empires qui ressort.²²

Les histoires d'empires se multiplient ces derniers temps. L'une des plus réussies est celle de Jane Burbank et Frederick Cooper²³ qui rétablit plusieurs d'entre eux et non des moindres sur la longue durée. Ils pointent la façon dont ils surent gérer la diversité des peuples sous leur emprise, sans doute parce qu'ils mirent au point des outils de pouvoir tels que le gouvernement par le fonctionnaire en Chine ou le citoyen dans l'empire romain. Ils établissent une fine distinction entre l'histoire anthropologique des civilisations ayant pour objet la culture et les croyances, la langue et la pensée, et l'histoire des empires, qui met l'accent sur le droit, les institutions, la souveraineté et la citoyenneté. Cette histoire impériale s'attache à montrer la fluidité des formes de souveraineté et de sujétion, la contamination des imaginaires politiques (par exemple, la figure d'Alexandre traversant les constructions des lettrés, d'âge en âge à la recherche d'un modèle idéal de pouvoir), et la relation ductile entre gouvernants et gouvernés.

Cette histoire impériale peut-elle rejaillir sur notre compréhension du Maroc en longue durée? Ne nous faut-il pas nous défaire d'une vision téléologique faisant de son histoire une longue marche vers l'État-Nation?²⁴ L'expérience quasi impériale dont se prévalait le pouvoir central et que lui reconnaissaient les chancelleries européennes (cf. la *notion d'Empire*

22. Karen Barkey, "Trajectoires impériales: histoires connectées ou études comparées?," *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 90-103. Karen Barkey s'appuie sur son livre consacré à *Empire of Difference*, qui porte sur l'empire ottoman en tant que successeur des empires romain et byzantin et des califats arabes, mais aussi voisin ô combien interactif des empires des Habsbourg et des Romanov.

23. Jane Burbank & Frederic Cooper, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours* (Paris: Payot, 2011).

24. Le problème est posé dans la récente *Histoire du Maroc. Réactualisation et synthèse* sous la direction de Mohammed Kably (Rabat: l'Institut Royal pour la Recherche sur l'Histoire du Maroc, 2012). Voir en particulier au sujet des relations entre le pouvoir chérifien et les Ottomans (Abderrahmane El Moudden démontre combien le Maroc n'est pas une île au cours du chapitre VII)

chérifien) n'est-elle pas à *redécouvrir par la sphère du pouvoir*, en l'adaptant aux exigences du siècle nouveau, dans *son rapport avec les provinces frontalières, les marches historiques, telles que le Rif, la vieille amalât d'Oujda et, plus encore, les provinces du sud saharien?*²⁵ La longue expérience de centralisation autoritaire entamée en France par la monarchie absolue et poussée à son paroxysme par l'État républicain avant 1914 a été relue du point de vue des gens d'en bas par l'historienne de la révolution française, Mona Ozouf, dans *Composition française. Récit d'une enfance bretonne* (Gallimard, 2009). On peut transposer son expérience d'apprentissage de l'allogène, du composite. Avec quoi faut-il composer quand on est fassi ou amazigh du Haut Atlas oriental ou bien sahraoui, pour devenir marocain? Dans quel état de tension vit-on cette double appartenance et comment la dépasse-t-on? Le temps des historiens contemporains de l'avènement de la nation et promoteurs de sa construction comme un absolu est derrière nous et les études impériales inspirées par la World History ont peut-être quelque chose à nous dire pour penser autrement l'État-nation que les historiens qui, d'Ernest Lavisse à Abdallah Laroui, furent les opérateurs d'un grand récit national.

Le récent essai historique de Romain Bertrand consacré aux premiers contacts entre Hollandais, Malais et Javanais traduit bien *par ailleurs* cette manière d'*envisager* l'histoire globale des empires.²⁶ Le refus de l'écrire vue du pont des marchands européens et l'exigence de tenir "la part égale" entre les sources étrangères et vernaculaires aboutissent à une compréhension renouvelée en profondeur des "décalages de compréhension" entre autochtones et marchands guerriers étrangers et du malentendu civilisateur entre Portugais, puis Hollandais et Javanais. On ne retracera pas les méandres de cette rencontre manquée qui émaillent ce grand livre. On fera ressortir l'attention portée par l'auteur, dans la lignée de Denys Lombard, au passé de la "Méditerranée" du Sud-Est asiatique. Le commerce à grand rayon d'action préexiste aux Portugais et engendra des cités thalassocratiques et des sultanats cosmopolites. Portugais et Hollandais apparaissent d'abord comme des marchands arrogants, qui ne respectent pas les règles du jeu de l'échange marchand et du lien entre les humains. Du moins s'arrangent-ils, à force de transactions pacifiques et de politiques de la canonnière, pour se glisser dans les réseaux marchands préexistant, chinois, malais, gujaratis, tous imprégnés

25. Ce fut mon prisme dès mon séjour universitaire à Rabat à la fin des années 1960, mais j'étais inaudible en pleine montée du phénomène national-étatiste. Girondin en France, j'étais à contre-courant du jacobinisme républicain ambiant, greffé au Maroc par le second protectorat, postérieur à Lyautey.

26. Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)* (Paris: Seuil, 2011).

par un islam lui-même frotté de bouddhisme et s'accommodant des cultures vernaculaires.²⁷ Les Hollandais ne font donc que s'enchâsser dans une histoire qui continue à travers eux, sans eux ou contre eux à l'époque coloniale.

Des questions en retour, plutôt que des objections

De fortes objections ont été adressées à la World History. Pour ma part, j'aurais tendance à les convertir en réserves.

On reproche, en premier lieu, aux tenants de cette nouvelle pratique de l'écriture de l'histoire de se situer dans la coulée de l'histoire universelle qui, au XX^e siècle, eut pour porte-paroles Oswald Spengler et Arnold Toynbee, ou bien de se tenir dans le sillage de l'histoire-monde à la manière de Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein. Cette critique ne me paraît pas fondée. William Mac-Neill, Patrick Manning, Bruce Mazlich, les principaux initiateurs de ce courant, ont dit leur dette vis-à-vis de leurs prédécesseurs. Certes, les praticiens de la World ou Global History ont réouvert des chantiers de recherche déjà défrichés dans le courant des années 1950/1960, au temps où triomphait l'histoire quantitative: les épidémies, les changements climatiques, la traite atlantique des esclaves, les "grosses molécules" qui polarisent l'"économie-monde" (Fernand Braudel). Mais ils ont élargi le champ interdisciplinaire ouvert par l'Ecole des Annales, en introduisant les savoirs neufs de la biologie et génétique, de la botanique, zoologie et paléanthropologie. A bon droit, on peut émettre ici une réserve: en ambitionnant d'écrire une métahistoire (du *big bang* à aujourd'hui), les spécialistes de la très longue durée ne risquent-ils pas de convertir l'histoire des hommes en une histoire de la terre, voire du cosmos? Une histoire sans hommes, sans événements, sans projets, ni décisions portant la marque de l'aléa, de l'indétermination?

On incrimine, en second lieu, le fait que la globalisation est une anglobalisation (*anglobalization*) et donc une histoire made in USA, *west*-orientée. La mondialisation économique sous l'égide des USA serait, dans cette perspective, l'aboutissement de l'histoire depuis le néolithique. Bref, une version renouvelée de la Destinée, manifeste du milieu du XIX^e nous faisant revenir à une histoire téléologique. L'historien Pierre Grosser, qui rapporte cette assertion critique, montre a contrario, chiffres à l'appui, que l'histoire du monde n'a pas réussi à prendre pied dans les universités des États-Unis, barrée par les études postmodernes et postcoloniales, pas plus qu'elle n'est parvenue à modifier les programmes d'enseignement de l'histoire dans l'enseignement secondaire. Plus encore, le Pentagone aurait abandonné

27. Romain Bertrand, "Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques," *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 69-89.

le financement de l'histoire de la *western civilization*, prégnante durant la guerre froide, pour privilégier l'anthropologie afin de comprendre enfin un peu mieux la crise au Moyen-Orient et l'islamisme.²⁸ Sans doute, l'anglais a-il-été promu langue de travail exclusive de la World History, mais le cercle de ses praticiens ne cesse de se diversifier: non seulement la London School of Economics et l'université de Warwick en Angleterre ont construit un pôle d'études britanniques, mais des Allemands avec la "global geschichte," des Hollandais acquis à la thématique des études impériales et des Japonais s'y mettent résolument. Sans parler des Chinois, fascinés par les travaux de l'école de Californie (Kenneth Pomeranz, Jacques Goody), qui se décentrent de l'Europe et relocalisent le centre du monde en Asie avant le XIX^e.

Ma perplexité ici surgit plutôt du retour de pratiques professionnelles imprégnées par un scientisme devenu obsolète. Il y a un retour en grâce du chiffre et de l'histoire sérielle avec l'arrivée de l'algorithme et du *main stream*. L'hégémonie retrouvée de l'histoire des structures matérielles ne risque-t-elle pas de refouler à la marge l'histoire qualitative, celle du sensible, du corps et des émotions à la manière d'Alain Corbin? Et de marginaliser l'histoire du genre? Est-ce un effet de hasard si on observe l'absence de femmes parmi la cohorte des historiens phares de la globalisation? L'histoire du monde engendre une histoire asexuée. Elle est consubstantielle à celle du Net et à son injonction à "penser global." Cet effet de génération porté par les nouvelles technologies ne risque-t-il pas de standardiser la recherche historique et d'éliminer les *border lines*, qui sont souvent les artisans les plus ingénieux de l'opération historique? Certes, le Net favorise la constitution de réseaux sans frontières et c'est là un fait heureux. Mais en s'internationalisant, l'histoire du monde bouleverse les logiques professionnelles. De gigantesques bases de données appellent un travail en équipe pour être décryptées et le pilotage d'axes de recherche transversaux, par conséquent la multiplication de colloques internationaux pour en discuter, et l'inflation des crédits de recherche. Cette bureaucratisation des recherches est susceptible de métamorphoser le chercheur en globe-trotter vendant sa start-up sur le marché des trouvailles d'archives et d'outils conceptuels. C'est ici la question des limites qui surgit: ne voit-on pas se profiler une tour de Babel avec des chercheurs polyglottes et gyrovagues, qui promeuvent comme règle de vie et utopie planétaire leur style de vie et leur univers mental? Et avec la notion de "communauté virtuelle" oeuvrant dans un "grand village global," ne fait-on pas trop vite abstraction des nœuds conflictuels qui déchirent le monde? Je pense au conflit israélo-palestinien

28. Pierre Grosser, "L'histoire mondiale/globale, une jeunesse exubérante mais difficile," *Vingtième siècle. Revue d'histoire* 110 (2011): 3-18.

ou à la question du Tibet en Chine ou du Cachemire dans le continent indien ou bien à la poussée démographique exercée depuis l’Afrique en direction de l’Europe? N’y a-t-il pas une nostalgie prégnante dans les milieux scientifiques d’une communauté originelle, refondée par le Net?

Tertio, on reproche à la World History, en disqualifiant les entités nationales et en abolissant les frontières, de privilégier les minorités entreprenantes et les filières ethniques transversales et, ce faisant, de se ranger du côté des néolibéraux, qui prônent une nouvelle “gouvernance globale” fondé sur un mode de régulation passant outre les États et leur souveraineté. On les incrimine de constituer un groupe de pression anti-altermondialiste. Cette critique est réductionniste. La World History se situe plutôt à la croisée de plusieurs des courants de pensée qui ont réveillé une activité intellectuelle engourdie sur les campus américains. Avec le courant postmoderniste, elle partage l’idée d’un *big turn* à entreprendre par rapport à la pensée établie, euro-centrée. Avec les cultural studies, elle épouse une commune prédilection pour l’idée de circulation des modèles culturels. Elle privilégie les croisements d’influence réciproques et les hybridations. Elle donne aux lecteurs le goût d’histoires partagées. Avec les postcolonial studies, elle prête attention aux minorités ethniques, aux *border studies* qui refoulent le centre à la périphérie: de là, son intérêt pour les empires et la pression mémorielle contre l’oubli du moment colonial à laquelle elle contribue activement.

Cette ubiquité de la World History en trace les limites. A force de se répandre à la surface de l’histoire, elle perd en capacité analytique ce qu’elle gagne en faculté de proposer une synthèse. Elle inspire des études transversales, mais pas de monographies sondant jusqu’au tréfonds des sociétés façonnées par une longue histoire.

Quarto, je voudrais maintenant resserrer ma critique sur l’histoire connectée telle qu’elle se pratique en France. A juste titre, Serge Gruzinski reproche aux tenants du local d’avoir ignoré le lointain. Mais en connectant à tour de bras des situations hétérogènes, ne risque-t-il pas d’enfourner trop de données composites dans le même moule et de construire des équivalences entre des situations historiques qui ne sont pas comparables? Exemple: peut-on mettre sur le même pied l’adoption du maïs par un paysan du Lauragais au début du XVII^e siècle et celle, concomitante, de l’élevage de poules, moutons et porcs par des paysans indiens d’encomienda en Nouvelle Espagne? Emprunts croisés sans doute, mais aux effets d’impact si éloignés qu’on doit dé-différencier et retrouver le local sous peine de faire de l’histoire connectée une auberge espagnole. De même, peut-on tracer une équivalence entre

l'adoption de l'alphabet latin par la noblesse mexicaine pour écrire la langue nahuatl et par les élites bakongo dans la cuvette congolaise ou par la reine Jinga de Matamba en Angola?²⁹ Et doit-on suivre sans dévier la critique, par Sanjay Subrahmanyam, de Tzvetan Todorov mettant en relief l'incommensurabilité "sémiotique" entre le conquistador Hernan Cortes et le roi Moctezuma lors de la conquête de l'Amérique? Il y a une altérité qui résiste à l'historien et que seul l'ethno-historien peut déchiffrer. L'anthropologue Alain Testart remarque que l'histoire globale a intégré dans son champ de connaissances les Ming et les Mayas, mais qu'elle ignore les Argonautes du Pacifique et, plus généralement, les sociétés sans État et sans écriture: la moitié du monde avant le milieu du XIX^e siècle. Il préconise de les étudier comme on a restitué Sparte, elle aussi engloutie, ou bien les Thraces, les Scythes et Germains, entre le XVIII^e siècle et 1950, là où le "terrain" a primé sur le "texte" et avant que ce terrain ne change, atteint à son tour par la mondialisation. Le problème, c'est que le document ethnographique ancien (Hérodote, Denys d'Halicarnasse) ou récent (Bronislaw Malinowski sur les Nouvelles Hébrides, Maurice Leenhardt sur les Canaques) est écrit pour saisir une société qui n'écrit pas et par quelqu'un d'extérieur à cette société.³⁰ Plus question, ici, de World History, mais de monographies comparatives qui privilégient le qualitatif, le pointu, la nuance: bref le privilège accordé au cas singulier.

Quinto, je voudrais revenir sur cette injonction (tardive) de "décentrer le regard," qui scande les écrits des historiens en pointe dans la France d'aujourd'hui. Bien entendu, je ne suis pas réfractaire à ce mot d'ordre. Aller à l'Est quand on est un homme de l'Ouest, c'est mieux voir aujourd'hui ce que les modernisations non occidentales dans l'Asie extrême ou du Sud-Est doivent aux fermentations et bouillonnements créateurs antérieurs à la colonisation européenne: artisans proto-capitalistes de la principauté d'Edo au Japon,³¹ mandarins chinois constructeurs d'un État intégré, normalisé et agents d'une croissance vertueuse, quasi smithienne aux XVII^e et XVIII^e siècles,³² réseaux de marchands banquiers arméniens, juifs et chinois échelonnés d'Istanbul à la Malaisie et de Canton à Java. Mais je suis dubitatif quant à cette revendication de s'arracher à l'eurocentrisme, quand on écrit en France. Car on est, d'une manière ou d'une autre, toujours ethnocentré,

29. Je m'inspire de l'article déjà cité de Jean-Pierre Zuniga sur l'histoire impériale à l'heure de l'"histoire globale."

30. Alain Testart, "L'histoire globale peut-elle ignorer les Nambikwara? Plaidoyer pour l'ethnohistoire," *Le Débat* 154 (2009): 53-6.

31. Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui* (Paris: Gallimard, 2016).

32. Pierre-Etienne Will, "Chine moderne et sinologie," *Annales. Histories et sciences sociales* (1994): 7-26.

puisque, pour avoir un autre que soi en face de soi, encore faut-il avoir un soi. Cette assertion fâche dans un milieu qui revendique s'être désaffilié de toute appartenance, hormis le genre, accidentel, et le lieu d'origine, non primordial. Je ne souscris pas à cette manière de pratiquer le décentrement de soi-même, car celui qui n'opère pas le trajet du retour reste au milieu, c'est-à-dire nulle part: apatride comme un sans papier.

Ce qui me conduira, pour terminer, à revenir non pas aux orientalistes savants de cabinet exhumant de vieux savoirs encore normatifs, mais aux savants praticiens découvreurs de l'altérité en situation coloniale. Leurs savoirs pouvaient être immergés dans la pratique de la gestion des empires, comme ce fut le cas de Paul Mus pour l'Orient extrême³³ et Robert Montagne pour les mondes arabe et berbère³⁴ et s'en ressentir lourdement. D'autres purent s'éloigner de l'actualité des empires coloniaux en train de se défaire et s'en faire les observateurs critiques: Roger Bastide³⁵ et Louis Dumont,³⁶ pourtant aux antipodes l'un de l'autre. Le premier privilégiant les transits culturels de l'Afrique au Brésil et les métissages, le second faisant ressortir la permanence de la culture des Brahmanes et d'une société holiste en Inde. Les uns comme les autres m'ont appris qu'on ne sort pas indemne de la confrontation avec l'altérité seconde, celle qui résulte de l'écart entre les civilisations ou entre les histoires.³⁷

La World History fait l'impasse sur cet écart. Quand elle s'écrit au nord, elle pratique trop souvent le sud comme un lieu prétexte pour opérer le détour par l'autre et revenir à soi, soi-disant renouvelé. Elle pratique l'altérité comme un jeu intellectuel là où celle-ci était chez les orientalistes de terrain une épreuve existentielle, voire une aventure intérieure. C'est pourquoi je m'inquiète de cette admonestation à décentrer la focale de l'historien, aux facilités de pensée qu'elle induit et au confort intellectuel qu'elle alimente. Aller vers l'Orient a un coût psychique et l'inverse ô combien.³⁸ Ce sera ma principale réserve faite à la World History et à sa variante l'histoire connectée: courir le risque de réduire l'histoire de l'autre à un exercice de

33. Paul Mus, *Vietnam, sociologie d'une guerre* (Paris: Seuil, 1952).

34. Robert Montagne, *La civilisation du désert. Nomades d'Orient et d'Afrique* (Paris: Hachette, 1947).

35. Roger Bastide, *Le prochain et le lointain* (Paris: Éditions Cujas, 1970).

36. Louis Dumont, *La Civilisation indienne et nous* (Paris: Armand Colin, 1964) et *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne* (Paris: Seuil, 1983).

37. Avec des accents différents et compte-tenu du décalage temporel, c'est ce que disent également Jacques Berque dans *Mémoires des deux rives* (Paris: Seuil, 1989) et Olivier Roy dans *En quête de l'Orient perdu. Entretiens avec Jean-Louis Schlegel* (Paris: Seuil, 2014).

38. Cf. parmi un monceau de références tout autant suggestives, l'itinéraire, archétypal, de Tayeb Salah dans *Le migrateur* (1969), récit traduit de l'arabe par Fady Noun, préface de Jacques Berque (Paris: Sindbad, 1972).

style, à une performance qu'accomplissent avec virtuosité de Mexico à Gao Serge Grunzinski et Sanjay Subrahmanyam pour en rester au cas de l'historiographie en France.

Je crois avoir suffisamment souligné les apports de cette World History pour me permettre d'aligner ces quelques observations restrictives. L'écriture de l'histoire du monde interpelle tous ceux qui réfléchissent à l'avenir de la planète et de l'humanité et sont en quête d'un nouveau grand récit historique. L'histoire du monde présente le mérite d'aller à contre-courant de ce fameux "désenchantement du monde," qui sature les discours contemporains. Mais fournit-elle une grille de lecture du passé qui nous permette de nous projeter dans l'avenir à rebours de l'idéalisation du passé par les monothéismes sur la défensive et du présentisme, fondé sur l'oubli de l'histoire? Est-elle susceptible de rétablir la circulation des idées raréfiée entre les continents depuis le moment historique de la décolonisation et de reconfigurer un horizon de sens partagé? L'époque que nous traversons ne permet plus l'éclosion d'écoles historiographiques cloisonnées, au risque du provincialisme. L'histoire du monde me paraît être une alternative crédible au nihilisme ambiant. A nous de la repenser, d'y ajouter chacun notre touche singulière et de la pratiquer à partir du lieu où nous vivons, à nous de garder à l'opération historique cette dimension civique, dont la World History pourrait être porteuse, quelles que soient les limites de l'intelligibilité du passé sur lesquelles elle trébuche encore.

Bibliographie:

- Augé, Marc. *Pourquoi vivons-nous?*. Paris: Fayard, 2003.
- Bairoch, Paul. *Le Tiers-Monde dans l'impasse*. Paris: Gallimard, 1971.
- Barkey, Karen. "Trajectoires impériales: histoires connectées ou études comparées?." *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 90-103.
- Bastide, Roger. *Le prochain et le lointain*. Paris: Éditions Cujas, 1970.
- Berque, Jacques. *Mémoires des deux rives*. Paris: Seuil, 1989.
- Bertrand, Romain. *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*. Paris: Seuil, 2011.
- _____. "Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques." *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 69-89.
- Boucheron, Patrick (dir.). *Histoire mondiale de la France*. Paris: Seuil, 2017.
- _____. *Histoire du monde au XV^e siècle*. Paris: Fayard, 2009.
- Braudel, Fernand. *Grammaire des civilisations*. Paris: Arthaud, 1987.
- Bruckner, Pascal. *Le sanglot de l'homme blanc, culpabilité, haine de soi*. Paris: Seuil, 1983.
- Burbank, Jane & Frederic Cooper. *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*. Paris: Payot, 2011.
- Carlier, Omar. *Entre Nation et Jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens*. Paris: Presses de Science Po, 1995.
- Dumont, Louis. *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris: Seuil, 1983.

- _____. *La Civilisation indienne et nous*. Paris: Armand Colin, 1964.
- Furtado, Celso. *Théorie du développement*. Paris: Presses Universitaires de France, 1970.
- Gauchet, Marcel. *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris: Gallimard, 1985.
- Grosser, Pierre. "L'histoire mondiale/globale, une jeunesse exubérante mais difficile." *Vingtième siècle. Revue d'histoire* 110 (2011): 3-18.
- Gruzinski, Serge. *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. Paris: Editions de la Martinière, 2004.
- Harbi, Mohammed. *L'Algérie et son destin. Croyants ou citoyens*. Alger: Médias Associés, 1994.
- Hartog, François. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris: Seuil, 2003.
- Kably, Mohammed (dir.), *Histoire du Maroc. Réactualisation et synthèse*. Rabat: l'Institut Royal pour la Recherche sur l'Histoire du Maroc, 2012.
- Lombard, Denys. *Le Carrefour javanais. Essai d'histoire globale*. Paris: Editions de l'EHESS, 1990.
- Maurel, Chloé. "La World/Global History: questions et débats." *Vingtième siècle. Revue d'histoire* 104 (2009): 153-66.
- Meynier, Gilbert. *Histoire intérieure du FLN*. Paris: Fayard, 2002.
- Montagne, Robert. *La civilisation du désert. Nomades d'Orient et d'Afrique*. Paris: Hachette, 1947.
- Mus, Paul. *Vietnam, sociologie d'une guerre*. Paris: Seuil, 1952.
- Pomeranz, Kenneth. *The Great Divergence: China, Europe and The Making of Modern World Economy*, traduit en Français par Nora Wang et Mathieu Arnoux. Paris: Albin Michel, 2010.
- Riello, Giogo. "La globalisation de l'histoire globale: une question disputée." *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 23-33.
- Rist, Gilbert. *Le développement. Une croyance occidentale*. Paris: Presses de Sciences Po, 2007.
- Rostow, Walt Whitman. *Les étapes de la croissance économique*. Paris: Seuil, 1962.
- Roy, Olivier. *En quête de l'Orient perdu. Entretiens avec Jean-Louis Schlegel*. Paris: Seuil, 2014.
- Salah, Tayeb. *Le migrateur*, récit traduit de l'arabe par Fady Noun, préface de Jacques Berque. Paris: Sindbad, 1972.
- Souyri, Pierre-François. *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*. Paris: Gallimard, 2016.
- Subrahmanyam, Sanjay. *L'éléphant, le canon et le pinceau. Histoire connectée des cours d'Europe et d'Asie. 1500-1750*. Paris: Alma Editeur, 2016.
- _____. *Comment être un étranger. Goa-Ispahan-Venise. XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris: Alma Editeur, 2013.
- _____. "Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes." *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54/4 (2007): 34-53.
- _____. *L'Empire Portugais d'Asie 1500-1700: Une histoire économique et politique*. Paris: Maisonneuve et Larose, 1999.
- Testart, Alain. "L'histoire globale peut-elle ignorer les Nambikwara? Plaidoyer pour l'ethnohistoire." *Le Débat* 154 (2009): 53-6.
- Will, Pierre-Etienne. "Chine moderne et sinologie." *Annales. Histories et sciences sociales* (1994): 7-26.

العنوان: بعض تبدلات التاريخ العالم

ملخص: يرتبط الاختراق التاريخي الذي حققه التاريخ الكوني بتراجع الروايات التاريخية الكبرى التي أفرزت المجتمع الحديث في القرن التاسع عشر، وأضفت معنى على التحرر من الاستعمار إبان القرن العشرين. ويجذب هذا التيار الاسطوريوغرافي صلة الوصل بين الأماكن والأجناس المختلفة على التمسك بمخاوف السقوط في المفارقة التاريخية، لكنه يعزز فرص كتابة تاريخ بشكل متساو حيث تستطيع بقية العالم النظر من زاوية غير مألوفة، إلى أوروبا منذ القرن السادس عشر.

وهكذا نتقل من كيوطو إلى مكسيكو عبر مدريد أو أمستردام، ونتحول من المحلي إلى الشمولي عبر تخطي حدود الدول القومية الناشئة، فنقارن صين المينج بهند المغول، والعوالم العثمانية بأوروبا الغربية. ومن ثم نعيد النظر في الامبراطوريات العظمى، ونولي الأولوية لما هو مركب وما هو هجين.

يمثل هذا التصور للرواية التاريخية المستند على الرقميات بل وعلى اللوغارتميات، من جهة، البديل الوحيد لنسبوية ما بعد الحداثة التي تعمل على تفتيت العملية التاريخية. ومن جهة أخرى، تحمل هذه الممارسة التاريخية الموروثة عن التاريخ الثقافي والمجددة له، في طياتها خطورة تهميش تاريخ الحساسيات والعواطف، وكل ما يتصل بها هو كيفي ومجهري، أي كل ما يمثل المكسب الاسطوريوغرافي العظيم الذي تحقق خلال الثلث الأخير من القرن العشرين.

الكلمات المفاتيح: التاريخ المتصل، الإمبراطوريات ما قبل الحديثة والاستعمارية، التاريخ الشامل والمحلي، المختلط والهجين.

Titre: Quelques variations sur la World History

Résumé: La percée historique de la *World History* s'opère sur fond de déclin des grands récits historiques qui avaient donné un sens à l'avènement de la société moderne au XIX^e et à la décolonisation au XX^e. Ce courant historiographique récent privilégie les connexions entre des lieux hétérogènes et des hommes dissemblables au risque de l'anachronisme. Mais il promeut une histoire à part égale, où c'est le reste du monde qui regarde l'Europe depuis le XVI^e, et *vice versa*. On passe ainsi de Kyoto à Mexico par l'étape intermédiaire de Madrid ou Amsterdam. On glisse du local au global en enjambant les frontières des États-nations émergents. On compare la Chine des Mings, l'Inde des Moghols, les mondes ottomans et l'Europe de l'Ouest. On revisite les grands empires et on privilégie le composite et l'hybride.

Pour une part, cette manière d'envisager le récit historique, qui prend appui sur le numérique, voire les algorithmes, représente la seule alternative au relativisme postmoderniste qui réduit en poudre l'opération historique. Mais pour l'autre, cette façon de pratiquer l'histoire qui hérite de l'histoire quantitative et la renouvelle, risque de marginaliser l'histoire du sensible, des émotions et de tout ce qui relève du qualitatif et du microscopique: un gain historiographique considérable du dernier tiers du XX^e.

Mots clés: histoire connectée, empires prémodernes et coloniaux, histoire globale et locale, métissages et hybridité.

Título: Algunas variaciones sobre la historia mundial

Resumen: El avance histórico de la *World History* tiene lugar durante el declive de las grandes narraciones históricas que habían dado sentido al advenimiento de la sociedad moderna en el siglo XIX y a la descolonización en el siglo XX. Esta reciente tendencia historiográfica favorece las conexiones entre lugares heterogéneos y personas disímiles

a riesgo de anacronismo. Pero promueve una historia de igual medida, donde el resto del mundo ha estado mirando a Europa desde el siglo XVI, y *vice-versa*. Así pues, vamos de Kioto a Ciudad de México a través de Madrid o Ámsterdam. Estamos pasando de lo local a lo global, cruzando las fronteras de los Estados-Naciones emergentes. Se compara la China de los Ming, la India de los Mogoles, los mundos otomanos y la Europa Occidental. Volvemos a visitar los grandes imperios y favorecemos el compuesto y el híbrido.

Por un lado, esta forma de ver la narrativa histórica, que se basa en la tecnología digital e incluso en algoritmos, representa la única alternativa al relativismo posmodernista, que reduce la operación histórica a la pólvora. Pero por el otro lado, esta forma de practicar la historia, que hereda la historia cuantitativa y la renueva, corre el riesgo de marginar la historia de lo sensible, de las emociones y de todo lo que entra en el ámbito de lo cualitativo y lo microscópico: una ganancia historiográfica considerable en el último tercio del siglo XX.

Palabras clave: historia conectada, imperios premodernos y coloniales, historia global y local, mestizaje e hibridación.